

Christian SAUTTER

LE SORCIER DE L'ÉLYSÉE

16 juillet 2010

Le sorcier en question n'est pas le Président de la République, dont les grigris ne font plus illusion, mais un homme très secret, Jacques Pilhan, auquel François Bazin a consacré un livre absolument passionnant (Plon, 2009). Une phrase parmi d'autres pourrait être méditée par l'occupant actuel de l'Élysée : « Parler lorsqu'on est impopulaire, c'est comme marcher dans les sables mouvants. Plus on s'agite, plus on s'enfoncé. »

Qui était Jacques Pilhan ? Un spécialiste de la communication qui a puissamment contribué aux victoires de trois Présidents : François Mitterrand en 1981 et 1988 ; Jacques Chirac en 1995. Il est mort d'un cancer foudroyant en 1998 à l'âge de 55 ans.

J'ai souvent croisé à l'Élysée ce petit homme qui avait l'oeil brillant et l'air de se moquer du monde, flanqué de son acolyte, Gérard Colé, spadassin aussi antipathique que talentueux. Nous vivions au service du même Président dans deux mondes complètement différents : celui de la gestion de la réalité d'un côté, celui de la maîtrise de l'opinion de l'autre. Il va sans dire que les deux compères pesaient infiniment plus lourd dans les choix de François Mitterrand, auxquels ils avaient un accès direct et permanent.

Voyons sur un exemple comment Jacques Pilhan travaillait : celui de la campagne pour le referendum de Maastricht. Cela se passait en 1992, le 3 septembre précisément. Le Président avait fait modifier la Constitution pour que le peuple puisse avoir le dernier mot sur ce Traité Européen et, au printemps 1992, chacun pensait que l'approbation serait une formalité (tous les sondages allaient dans ce sens) et apporterait au Président un succès bien nécessaire alors que le gouvernement Bérégovoy n'en menait pas large.

Pilhan débarque dans le bureau présidentiel le 20 juin avec une étude « qualitative », résultant de réunions longues avec des échantillons de Français de tous âges et de toutes conditions, montrant que l'Europe a désormais une image catastrophique. « Pour les Français, l'Europe est inéluctable, mais elle ne sert que les riches et les puissants. Plus on est en haut de l'échelle sociale, plus on approuve Maastricht. Plus on est en bas, plus on craint ce traité et ce qu'il représente. Surtout, plus on a le sentiment que cette Europe que l'on dit inéluctable n'annonce rien de bon pour les petits et pour les pauvres. »

Après une brève tentation de démissionner, François Mitterrand décide de se battre. Car pour Jacques Pilhan (et le Président), l'opinion

n'est pas une donnée que l'on observe. C'est « une pâte molle » que l'on peut façonner par des émissions spectaculaires à la télévision.

Pilhan avait déjà fait un joli coup, le 28 avril 1985, en faisant interviewer Mitterrand par Mourousi qui avait commis le sacrilège de poser une fesse sur le bureau présidentiel. Il recommence avec un grand show à la Sorbonne, le 3 septembre 1992. Je n'en avais retenu que le débat entre un Président volontaire pour plaider en faveur du Oui, et Philippe Seguin, partisan résolu du Non, mais après la lecture de Bazin, je découvre que je n'avais rien compris. L'émission était en direct, car c'est en mettant en danger Mitterrand qu'il était à son meilleur, et comprenait trois parties. Celle du milieu, un dialogue avec Jean d'Ormesson, n'est pas davantage mentionnée que le duel final avec Seguin. Le moment important pour Pilhan, c'est le premier temps : le dialogue avec les Français. Il avait exigé de trouver des nonistes « sympas », « carrés » et « bien structurés ». Les partisans du oui ? « On s'en fout ». La petite manipulation a réussi : François Mitterrand noue un vrai dialogue avec les vrais Français qui sont inquiets. D'Ormesson et Philippe Seguin apparaissent comme les représentants décalés de cette France d'en haut, celle des élites que l'opinion rejette.

Alors qu'il va se faire opérer à Cochin et annoncer son cancer peu après, le Président a retenu pendant trois heures vingt-trois millions de téléspectateurs. Chapeau l'artiste ! Le referendum est gagné de justesse, à 51%.

Voilà Pilhan à son meilleur, qui combine l'analyse, on dirait presque la psychanalyse de l'opinion, dont les sondages ne donnent qu'une vision tronquée et biaisée, et un art certain du spectacle politique. Les idées et les doctrines ne l'intéressaient guère. La droite et la gauche l'indifféraient, comme la suite le montrera. Ce qui le passionnait, c'étaient les ressorts profonds de l'opinion, dont témoigne cette analyse des trois catégories de Français, réalisée durant l'automne 1992 à la veille des élections législatives de 1993 qui seront catastrophiques pour la gauche.

Il y a d'abord les « déçus sans être traîtres », qui ont voté socialiste, mais sont prêts à voter écolo ou à s'abstenir. « Ils sont à la recherche d'idéal. L'humanitaire et l'environnement peuvent en tenir lieu. Ils veulent agir sur la société. Leurs valeurs sont très morales et esthétiques. Ils restent attachés à la notion d'intérêt général ».

La deuxième catégorie est celle des « centristes ». Eux veulent de la compétence et entendent collaborer avec la classe dirigeante. « Ils aiment l'argent et veulent savoir et non chercher, comme le groupe précédent. Leur terreur : l'exclusion hiérarchique ».

Enfin la troisième catégorie, celle qui passionne visiblement le plus Jacques Pilhan, est celle des « rurbains » (en 1992 !!). « Ils sont de plus en plus nombreux. Ils attendent du maternage ; une de leurs expressions préférées est : nous autres, pauvres couillons. Ils ont des revenus convenables avec souvent deux salaires au foyer, mais ils passent leur semaine à courir. Ils demandent du lien à travers des associations de défense ou de parents d'élèves. Ils ont la bave aux lèvres en raison de

leurs difficultés quotidiennes. Ils ont la haine des élites dont ils pensent qu'elles travaillent uniquement pour elles-mêmes. C'est un sentiment prérévolutionnaire. »

Conclusion de Jacques Pilhan : ce rurbain est l'enfant naturel du Non à Maastricht. Treize ans après, c'est cet électorat rurbain que Laurent Fabius voudra flatter en recommandant le Non au Traité constitutionnel en 2005, avec succès, hélas.

On ne peut donc que louer l'intelligence de Jacques Pilhan. On ne peut qu'être scandalisé par sa façon d'être le serviteur de deux maîtres. Entre 1988 et 1993, il loue ses services aussi bien au Président Mitterrand qu'à son rival Michel Rocard. Le lendemain du deuxième tour calamiteux des élections législatives de mars 1993, il dîne en tête à tête avec Nicolas Sarkozy qui soutient à l'époque Édouard Balladur.

Pilhan a déjà tourné la page des années Mitterrand qui restera Président encore deux ans et il se demande quel candidat soutenir pour 1995 ! Il ne croit pas à une candidature de Jacques Delors et pense que l'alternance est inévitable. Mais auquel des candidats de droite, qui font son siège, va-t-il proposer ses services ? Il opte pour Jacques Chirac dès le printemps 1993, parce que celui-ci est lâché par les siens et considéré comme un « loser », comparé à l'impérial Balladur, et parce que le maire de Paris est le plus à même de séduire les fameux rurbains.

Ce joueur de poker fait merveille, puisque l'élection de Chirac lui doit beaucoup, mais sa trahison stupéfie. Il a omis de prévenir François Mitterrand, qui a continué à le payer entre 1993 et 1995, et attend l'élection du nouveau président, pour annoncer au chef d'État malade qui va quitter ses fonctions que lui, Pilhan, va rester à l'Élysée, comme conseiller du nouveau Président.

François Mitterrand, qui connaissait bien les grandeurs et les petitesesses de l'âme humaine, s'est limité à dire : « Quel culot, ce Pilhan ! »

Si vous aimez « le luxe, le mystère et le jeu », si vous croyez comme Jacques Pilhan que la politique, les médias et les affaires constituent un même monde, vous devez lire ce livre qui éclaire aussi le quinquennat actuel.

Si vous détestez le versant satanique de la politique, si vous croyez que les idées mènent le monde, que les militants politiques, associatifs ou syndicaux sont le sel de la terre, vous devez aussi lire l'ouvrage lumineux de François Bazin qui vous fait pénétrer dans les ténèbres de l'ambition et de la manipulation.

Christian Sautter